

Laval théologique et philosophique



Olivier REBOUL, *Kant et le problème du mal*. Préface de Paul Ricoeur, Montréal, Les Presses de l'Université, 1971, (14 X 22 cm), 276 pages

Michel Despland

Volume 29, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020382ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020382ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Despland, M. (1973). Compte rendu de [Olivier REBOUL, *Kant et le problème du mal*. Préface de Paul Ricoeur, Montréal, Les Presses de l'Université, 1971, (14 X 22 cm), 276 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(3), 324–325.
<https://doi.org/10.7202/1020382ar>

clairement affirmée, le chapitre tout entier y aurait gagné en assurance et en profondeur. Il en est de même pour le chapitre suivant sur le rôle de l'Esprit de l'Église dans le confirmé. On aurait aimé voir pousser l'analyse jusqu'à reconnaître dans la confirmation non pas seulement un Esprit de croissance et d'unité, mais un Esprit de *partage des responsabilités*.

Bref, cette étude redit de façon intéressante les grandes intuitions de la théologie actuelle de la confirmation. Elle a le grand mérite de ne pas comparer baptême et confirmation quant à leurs effets mais bien plutôt quant à leur façon de dire l'unique initiation chrétienne. Mais ici encore le lecteur reste insatisfait. Il aurait fallu souligner clairement la primauté originelle du baptême et de l'eucharistie: le premier comme sacrement d'engagement dans l'Incarnation, le second comme célébration de ce qu'on a pu réaliser effectivement, dans sa vie et dans celle de l'Église, de la mort-résurrection du Christ. La confirmation, comme les autres sacrements n'intervient que comme un de ces ré-aménagements du baptême qui s'imposent à mesure que le chrétien découvre, avec la vie, l'ampleur de son engagement initial. Et il découvre l'ampleur de cet engagement à mesure qu'il prend conscience de ce qu'il est. Dans cette optique, l'auteur n'aurait pas eu à craindre de minimiser la dimension ecclésiale du baptême en définissant sans détour la confirmation comme le sacrement de la vie en Église. La confirmation intervient comme moyen de re-célébrer son baptême dans cette découverte existentielle que le chrétien fait de sa capacité de vivre originalement *sa tâche propre* dans l'Église.

R.-Michel ROBERGE

Olivier REBOUL, *Kant et le problème du mal*.

Préface de Paul Ricœur, Montréal, Les Presses de l'Université, 1971, (14 × 22 cm), 276 pages.

Il m'est difficile de dire de cet ouvrage tout le bien qu'il mérite. Une plume plus autorisée que la mienne en a déjà souligné la valeur. La préface de Paul Ricœur nous dit que « cette étude offre un admirable exemple de reconstruction d'un enchaînement conceptuel. » (p. X).

Aucune étude depuis la thèse de Ruysen ou le livre de Delbos n'avait offert au problème du mal chez Kant, une attention soutenue tant au point de vue historique qu'au point de vue philosophique. M. Reboul s'y est lancé sur l'impulsion offerte par l'*Essai sur le Mal* de Jean Nabert. M. Reboul

commence par dresser le portrait de Kant face au rationalisme classique; face à la théologie de la Réforme puis face à la philosophie des lumières. Un chapitre examine la genèse et l'évolution de la doctrine du mal dans les divers écrits de Kant. On passe ensuite aux pages sur le mal radical qui ouvrent *La Religion dans les limites de la simple raison*. « Le moi est haïssable non pas parce qu'il est aimé mais parce qu'il est préféré » écrit l'auteur qui nous guide à travers les pages complexes de Kant et cherche à serrer au plus près possible la nature de ce mal, acte d'un être libre, acte qui reste l'injustifiable, mais que la raison ne peut renoncer à chercher à comprendre.

Ces bases étant posées, l'auteur nous achemine vers une réflexion sur la liberté humaine puis sur le mal et la religion, enfin sur l'humanisme et le problème du mal. Ces trois chapitres, sommets de l'œuvre, campent d'une manière exhaustive la théorie du mal à l'intérieur de l'œuvre philosophique de Kant.

Sans aucun doute le livre démontre que la théorie du mal radical n'est pas une pièce rapportée dans le système de Kant. En cela l'ouvrage tourne la page d'une manière définitive sur les interprétations de Ruysen et de Delbos. Pour ma part, je soulignerai que la démarche du livre a les inconvénients correspondant à ses avantages. En soulignant la présence d'une réflexion sur le mal dès l'*Essai sur le concept de grandeur négative* (1763), l'auteur masque un peu le nouveau tournant représenté dans l'œuvre de Kant par les essais sur la Théodicée de 1792 et sur le mal radical de 1793. M. Reboul affirme certes que la réflexion sur le mal radical « change les données » mais, la thèse portant sur l'unité de la réflexion Kantienne, la nature du changement reste dans l'ombre. (On trouvera une autre manière d'analyser le problème dans mon ouvrage *Kant on History and Religion* en voie d'impression chez McGill-Queens University Press). Les nuances qu'une étude historique peut faire ressortir auraient aussi permis de montrer que si le concept de Nature est comme dit M. Reboul « presque synonyme de Providence » dans les écrits sur l'histoire, cela n'est vrai que de ceux antérieurs au grand appendice de la *Critique du Jugement*. On aurait pu aussi souhaiter une page se penchant d'une manière plus précise sur le langage de Kant au sujet du mal: le mal est l'égoïsme dit M. Reboul. Cela prête à confusion car, comme il s'empresse de le dire plus loin, c'est aussi le mensonge à soi-même, la faiblesse, la duplicité, la hâte à admettre le principe de l'exception. Peut-

être est-ce la nature même de l'injustifiable de ne pas se laisser ramasser dans une formule.

Définitif en études Kantiennes, ce livre est aussi un bon livre en philosophie. On s'attend certes à de fortes pages sur la liberté dans un ouvrage sur Kant. Il est peut-être plus utile de souligner la valeur du chapitre sur le mal et la religion. Il y a là une excellente contribution à la philosophie de la religion qui souligne fort justement que dans la religion de Kant le mythe joue un rôle unique et qu'avec Kant la philosophie prend conscience de ce rôle et s'embarque dans une entreprise herméneutique. Le chapitre sur le bonheur après avoir éclairé les racines même de la contestation Kantienne du bonheur, montre comment Kant s'ouvre sur le bonheur réalité religieuse qui n'est du ressort ni du savoir, ni du devoir humain, mais qui est notre espérance. Ce philosophe qui a critiqué si rationnellement le christianisme finit par faire du bonheur un don immérité et gratuit.

Je m'empresse d'ajouter que la structure systématique de l'ouvrage n'impose pas un degré d'unité que les textes ne permettent pas. La conclusion finit sur le portrait d'un Kant qui ne peut pas toujours choisir entre les contradictions de la théologie chrétienne, de l'orthodoxie rationaliste et de l'optimisme des lumières. Tirailé par ces contradictions, le criticisme reste néanmoins toujours « une volonté d'authenticité ».

Michel DESPLAND
Sir George Williams University
 Montréal

J. BLINZER, H. GEIST, P. HOFFMANN, H. LEROY, F. MUSSNER, G. VOSS, *Jésus dans les évangiles*. Traduit de l'allemand par A. Liefoghe. Coll. « Lire la Bible », no 29, Paris, Éditions du Cerf, 1971 (13,5 x 18,3 cm), 169 pages.

Comme l'indique l'édition originale en langue allemande (*Jesus in den Evangelien*, Stuttgarter Bibel-Studien 45), les études présentées dans ce volume devaient faire partie d'un ouvrage plus considérable destiné au grand public et s'efforçant de lui rendre accessibles les conclusions les plus valables de la recherche scientifique concernant Jésus et sa vie. Cette origine explique le caractère sommaire des études et l'insistance sur l'histoire et l'arrière-plan social et politique du ministère de Jésus.

L'étude de Paul Hoffmann sur la source des *Logia* ou source « Q » intéressera sans doute davantage le lecteur de langue française, étant donné le petit nombre d'ouvrages disponibles

traitant de cette question. D'origine palestinienne, la communauté qui a rassemblé ces *logia* est caractérisée par une attente très vive du retour du Christ. Son horizon est encore exclusivement juif et la mission chez les païens ne semble pas entrer dans son champ de vision. En conflit avec « cette génération », elle connaît la persécution ; mais cette situation n'ébranle en rien sa conviction de tenir du Christ ressuscité une autorité souveraine. Pour elle, le Christ est un prophète et un messager de la Sagesse ; il est le Fils de l'homme. Il n'a rien d'un révolutionnaire ou d'un nationaliste à outrance ; son action se situe à un autre plan. Fidèle à son enseignement, le groupe se dresse contre le mouvement insurrectionnel zélote et se fait l'ambassadeur de la paix « dans ces décennies qui précèdent la guerre judéo-romaine (66-70) ».

Cet exemple suffit à faire voir l'intérêt considérable de ce petit volume. Je ne saurais trop en recommander la lecture à quiconque cherche à connaître la problématique et les orientations de l'exégèse actuelle des Évangiles.

Jean-Paul MATHIEU

Jacques FLAMAND, *Le sexe et la personne*. Approche personnaliste, Coll. « Sentiers », Toulouse, Éditions Privat, 1972, (12 x 21 cm), 111 pages.

L'auteur nous dit nettement le but de cet écrit : « réfléchir sur l'être-sexué qu'est la personne humaine » (page 9). Et il mène cette réflexion selon une approche personnaliste, comme l'indique déjà le sous-titre. « Celle-ci situera la sexualité en regard de l'homme total, c'est-à-dire de l'homme libre, s'auto-constituant, tout en étant à la recherche de valeurs dignes de sa spiritualité. La sexualité pourra alors apparaître comme la condition et même le lieu de l'expérience problématique et métaphysique » (page 21). Il s'agit donc d'une réflexion anthropologique. Et pour alimenter cette réflexion, on fait appel en particulier à des auteurs comme Blondel, Marcel, Nédoncelle, Lacroix, Mounier.

Après avoir brièvement analysé les relations entre la philosophie et la sexualité, l'auteur tente de présenter rapidement une théorie de l'homme, de l'existence humaine. Ce qui lui permet d'analyser le corps humain comme visibilité de l'esprit et aussi de distinguer entre la sexualité et la génitalité. Ce qui permet aussi de situer l'érotisme dans l'ensemble de la question.

Il peut ensuite aborder l'amour vu comme communication avec autrui, comme fondement